

AUX JEUNES FILLES.

Vous courez en riant, et chacun vous envie.
 A travers les sentiers faciles de la vie.
 Les mains pleines de fleurs, le cœur plein de chansons,
 Comme l'oiseau, volant de buissons en buissons.
 Sommes-nous affligés ; votre sainte ignorance
 Nous console bien mieux que l'humaine science.
 Nous trouvons dans vos yeux un remède à nos maux,
 Quand nous cherchons en vain dans nos plus chers travaux
 Quand vous venez à nous le front ceint de lumière,
 Dans le rayonnement de la beauté première,
 Dans l'éclat radieux de la virginité,
 Nous nous communiquons votre sérénité :
 Nous vous aimons, non pas de cette ardeur profane,
 Qui, dans un même jour, naît, grandit et se fane,
 Mais d'un amour profond, sans peur et sans orgueil,
 Si pur qu'il peut descendre avec nous au cercueil,
 Parce qu'il unit seul, en un mystère étrange,
 Les tendresses de l'homme aux extases de l'ange.

G. LEBLANC.

SOUVENIR DE SPA.

Le 1er juillet 1865, à la première heure de l'après-midi, tout le monde était en marche pour le champ de course de la Sauvenière où se préparait une des joutes les plus intéressantes de la saison. Plusieurs prix devaient être courus, et *handicap* était réservé pour le bouquet. Quinze chevaux de race avaient été inscrits, mais huit seulement allaient prendre part au concours. Différentes joutes peu intéressantes, moins émouvantes, avaient déjà eu lieu dans la matinée. La course pour le grand prix de la Sauvenière était fixée à quatre heures.

Le temps était magnifique, mais la chaleur était intense ; un ciel sans nuages laissait tomber sur le sable nu de la plaine, les rayons d'un soleil de feu. Malgré l'ardeur du jour, une foule énorme était accourue, non seulement de Spa, mais de Liège, de Verviers et de toutes les contrées environnantes, et couvrait le champ dans les limites non réservées aux courses. D'immenses et élégants pavillons présentaient leurs gradins en amphithéâtres qui allaient servir de refuge aux spectateurs privilégiés. D'autres pavillons plus petits mais plus richement décorés étaient destinés à quelques familles opulentes.

J'étais placé près de l'un des derniers.

Vers trois heures et demie, on vit arriver une élégante calèche armoriée, traînée par quatre magnifiques chevaux richement caporaonnés. Elle s'arrêta proche de ce pavillon. Chacun sur son passage, s'était rangé avec empressement ; tous les yeux se portaient pleins d'intérêt et d'admiration vers ceux qu'elle contenait, un jeune homme et une jeune femme. Sans un certain fond de ressemblance qui perçait sur leurs traits, on eût pu d'abord supposer que c'étaient le mari et la femme, mais cette ressemblance prouvait assez qu'ils étaient frère et sœur.

Le jeune homme paraissait avoir 24 à 25 ans. Une légère moustache blonde s'estompait sur sa lèvre supérieure, et surmontait une bouche dont le sourire, chaque fois qu'il se montrait, semblait permettre un trait d'esprit. Ses grands yeux

bleus brillaient d'intelligence et d'audace, et son front ombragé par sa blonde chevelure, avait un air de grandeur et de noblesse qui imposait une espèce de respect. Sa taille élancée, plus forte que la moyenne, laissait deviner dans un corps en apparence frêle, une vigueur animée par des muscles d'acier.

Tel était le dernier descendant de la noble race des comtes de Gramont, hélas ! éteinte aujourd'hui.

Sa compagne et sa sœur, ainsi que nous le disions, était d'une ravissante beauté. Le haut de sa figure était encadré par une luxuriante chevelure blonde, se relevant gracieusement sur le sommet de la tête, où elle était retenue par un diadème de diamants étincelant au soleil. Toute sa figure, empreinte d'une douce noblesse, portait le cachet juvénile d'une première jeunesse. Son front virginal était pur de toutes les atteintes des temps, des chagrins, des orages de la vie. L'ovale de sa figure était parfait et ses joues légèrement colorées de rose. Ses grands yeux bleus d'azur, ombragés de longs cils qui leur donnaient un aspect humide, respiraient chastement l'amour, et avaient une douceur angélique qui la rendait adorable ; ses lèvres vermeilles, en laissant échapper un divin sourire, montraient deux rangées de fines perles d'une blancheur éclatante. Elle était vêtue avec une charmante simplicité qui rehaussait encore la richesse de ses formes et l'éclat de sa beauté.

Le jeune comte de Gramont sauta lestement de voiture et aida sa sœur à en descendre, puis il la conduisit dans le pavillon qui lui était destiné.

La foule curieuse, après s'être occupée un instant des nouveaux venus, se laissa distraire avec sa mobilité habituelle, par d'autres incidents qui fournissaient un ample aliment à son avidité du neuf. Quant à moi, je ne sais quel charme retenait mon attention rivée sur le jeune couple. Cette circonstance me permit de saisir quelques phrases du dialogue qui s'établit entre le comte de Gramont et sa jeune sœur.

On savait que le comte avait un cheval engagé dans la course, et qu'au lieu de le confier à un jockey, il voulait le monter lui-même, et ce n'est pas le moindre attrait que présentait la lutte, car sa renommée comme sportman était connue.

A mesure qu'ils parlaient, un nuage de tristesse était venu assombrir le front si pur de la jeune fille, et je l'entendis qui disait :

« Charles, mon bon frère, n'y va pas ; cette course me fait peur.

— Calme-toi, ma chère enfant, répondit-il d'un air assuré. Ne sais-tu pas que j'ai pleine confiance en moi et en Black. Nous avons souvent fait nos preuves et tu peux te tenir tranquille.

— Non, n'y va pas, reprit-elle d'un air suppliant ; je ne sais quel sinistre pressentiment m'accable. Il me semble qu'un grand danger te menace. N'y va pas, te dis-je, confie ton Black à ton jockey.

— Ma chère sœur, ce serait montrer que j'ai peur, et je suis le comte de Gramont, repartiit le jeune homme avec une fierté pleine de grâce et de douceur. Nos ancêtres eurent d'abord les aventures chevaleresques pour exercer leur noble ardeur. Plus tard ils eurent les grands tournois. Aujourd'hui, hélas ! il ne nous reste plus guère de danger à braver. Laisse-moi, ma chère amie, je serai vainqueur, et, comme autrefois nos preux, je viendrai recevoir de ma sœur, à défaut de fiancée, le prix de ma victoire.

— Dieu le veuille ! Mais si tu ne revenais pas ! songe que je n'ai que toi au monde.

— Je reviendrai. Mais si Dieu ne le permettait pas, ajouta-t-il en reposant sur elle un regard plein de tendresse, un autre moi-même, Jules, me remplacerait auprès de toi, et tu ne perdras rien au change.

A ce nom, une pudique rougeur avait passé sur les traits de la jeune fille, et ses beaux yeux, qu'elle tenait tendrement